

TPB

ales

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

Sainte-Anne

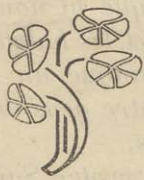
COLOREE



LUDOVIC RURAL

ET

OPTAT LIDOR



Imprimerie LA FRANCE

JEANTON IMPRIMEUR

3, Rue de Clieu

BASSE-TERRE (Gpe).

PRÉFACE

Lorsque furent faites ces descriptions pour lesquelles nous vous demandons beaucoup d'indulgence, — c'était au début de 1912, — les voitures à vapeur de la Société Iphigénie et C^{ie} n'étaient pas encore arrivées de France. Quelques mois après, vers le milieu de l'année, commença sur les principales routes de la Grande-Terre le fonctionnement du nouveau service subventionné de transports.

Depuis, il est facile, à quiconque désire connaître Sainte-Anne, de s'y rendre assez vite : une heure de Pointe-à-Pitre par auto-postale.

Le séjour à Sainte-Anne n'est point cher, parce que la nourriture y est à bon marché et les habitants très hospitaliers. Il manque un restaurant, là-bas, mais entre gens de bien on s'entend toujours.

Or, allez visiter Sainte-Anne, et si vous avez un appareil photographique, emportez-le. Vous nous rapporterez après vos impressions.

RURAL & LIDOR.

Décembre 1915.

SAINTE-ANNE

I

Le bourg. — La campagne : Calvaire, Grands-Fonds.

Je connais une commune de la Grande-Terre où jamais le pas du poète, du peintre ou du photographe ne s'est aventuré. Cette commune n'est pourtant pas si éloignée du centre du pays. Les vieilles diligences — que bientôt les autobus auront remplacées — vous y déposent après trois heures de route de Pointe-à-Pitre, en passant par Gosier, où la vue du Phare, qui se dresse sur l'îlet, narguant les vagues de son altitude, s'offre à l'œil du voyageur avide de sensations.

Le bourg de Sainte-Anne est bâti au bord de la mer, à la naissance d'une plaine s'étendant sur une longueur de deux kilomètres vers le levant, et fait face à la commune de Saint-Louis (Marie-Galante), à l'archipel des Saintes et à la partie orientale de la Guadeloupe proprement dite, depuis Petit-Bourg. C'est un gros bourg, long, étroit et très historique, la patrie de Lethière (1). Au temps jadis il fut la résidence du Sénéchal.

Mais ce n'est pas au point de vue historique que je veux vous faire connaître Sainte-Anne : c'est au point de vue de

(1). — Lethière (Guillaume Guillon), peintre d'histoire, un des plus distingués de l'école française, est né à Sainte-Anne (Guadeloupe), le 10 Janvier 1760. Il mourut à Paris le 21 Avril 1832. Il était membre de l'Académie des Beaux-Arts. — « Les talents de M. Lethière, dit M. Soyer dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde*, étaient très variés, il traita l'histoire et le paysage avec un égal succès ; en outre, il peignit l'architecture en artiste habile. »

l'art. Ainsi donc je négligerai les détails historiques pour m'en tenir aux beautés naturelles de la commune.

Si vous êtes quelque peu poète, photographe ou amateur de peinture, vous pouvez aller à Sainte-Anne dont la population laborieuse et honnête est on ne peut plus hospitalière, et vous serez enchanté et ravi de ses plages, de ses bains de mer, de ses falaises, de ses baies où les flots viennent mourir mollement, presque sans bruit, à vos pieds. Votre pinceau trouvera sans peine les couleurs les plus variées, ou votre « Kodak » se braquera de lui-même. Et sa campagne, toujours luxuriante, étendue sur les mamelons féconds, les plaines hérissées de cannes et les savanes herbues où paissent d'un air las les gros bœufs aux épaules opulentes non loin des poulains hennissants !!! Tous ces sites pittoresques vous invitent à la rêverie, à la peinture : vous invoquez le talent idyllique de Léonard (1) et demandez à Lethière son génie, pour traduire toutes ces beautés ensoleillées.

Voulez-vous jouir d'une vue sensationnelle, d'une de ces vues qui mettent l'homme face à face avec la nature et la science, en le réjouissant dans son âme même ? Quittez le bourg et transportez-vous au sommet du *Morne-Calvaire* (2), le point culminant de la Grande-Terre. Vous assis-

(1). — Léonard (Nicolas-Germain) naquit à Basse-Terre [Guadeloupe] le 16 Mars 1774 et mourut à Nantes le 26 Janvier 1793. Vauchelet affirme que Léonard est « le premier poète français dans le genre de l'idylle.

[2]. — Le Morne Calvaire (108 m. d'altitude) est situé à 7 kilomètres du bourg de Sainte-Anne.

terez à ce spectacle unique à la Guadeloupe : toutes les usines du centre et des communes avoisinantes (Morne-à-l'Eau, Moule, Saint-François) sont là devant vous qui fonctionnent, projetant de leurs hautes cheminées de briques ou de fer des colonnes de fumée qui montent et se répandent dans le ciel *bleu*. On devine que dans ces champs de cannes, qui s'étendent à perte de vue, tout un monde de travailleurs, bêtes et hommes, peine et sue sous l'ardeur vive du soleil, pour alimenter les lourdes machines de ces industries en travail.

Puis, rendez-vous dans les *Grands-Fonds* (dont on peut dire qu'ils sont le *grenier* de la Grande-Terre), et vous serez étonné de voir ces plateaux couverts de cultures potagères; sur les coteaux abrupts et dans les fonds déboisés, ces champs de bananiers qui balancent leurs larges et longues feuilles au moindre souffle du vent; et ces jardins de vivres qui verdissent à toutes les saisons de l'année.

En quelques endroits, aux flancs des mornes, des prés, tondus ras par la dent des chèvres et des brebis, étalent leur vert gazon jusqu'au bord du vallon. Et si vous ne vous reteniez, il vous prendrait la fantaisie de vous coucher et de vous y rouler jusqu'au bas, comme au temps de votre enfance turbulente.

Tout cela, c'est la nature ardente, vigoureuse et belle qui vous met de la joie et de l'amour au cœur!

I I

Ce que l'on voit de l'appontement. — L'Église. — La Place d'armes. — Le Cimetière. Tricolore. — Le Fort. — L'Étang Dupré. — L'Étang Baguio. — L'Étang Dandin. — L'Étang Ffrench.

Le matin, à l'heure où l'Aurore dénoue sa chevelure rose pour introduire le Soleil dans le monde, dirigez vos pas vers l'Appontement. De là, vous verrez, prenant la mer, toute une flotille de canots de pêcheurs qui vous rapporteront vers onze heures ou midi le poisson frétilant avec lequel on vous fera le délicieux « court-bouillon » du déjeuner. Tandis que les voiles blanchissantes, où le soleil se joue, disparaissent une à une dans le lointain, tournez vos regards vers l'Occident. Là-bas, là-bas, la gracieuse Karukéra, au pied de laquelle roulent les flots bleus de la Mer des Antilles, montre ses plaines immenses et ses gorges profondes, ses pitons altiers et ses volcans paisibles d'où s'échappent des panaches de fumée. Et la Pointe-de-la-Capesterr qui s'allonge vers le Midi fait l'effet d'une longue traîne de mondaine.

Plus tard, dans la matinée, faites un tour aux environs du bourg. Au-dessus de l'Église qui regarde la mer et de l'ancien cimetière dont les tombes déprimées, effacées, envahies par les herbes, disent le peu de culte qu'on a pour les morts, le Tricolore attirera vos regards. Et, curieux, longeant la Place d'Armes, côtoyant le

Cimetière et l'église, vous grimpez le morne aux larges pierres glissantes qui mène au plateau. -- *Tricolore* ! Vous croyez, en entendant ce mot sonore, à un fort, à un lieu célèbre rappelant quelque haut fait de guerre. C'est le lieu où reposent, dans des caveaux séculaires, les membres défunts de quelques anciennes familles, entre autres : les de Surgy, les Noirtin. Du *Tricolore*, comme, du reste, de tous les points du plateau, à l'extrémité ouest duquel est le *Fort* dégarni, l'on domine le bourg et ses nombreux cocotiers, la plage blanche et la rade sans navire. Au bas du *Fort* est le *Pont-Dupré*, sous lequel coule à la mer une sorte de rivière dont l'eau, saumâtre à l'embouchure, contient, dit-on, certaine propriété curative. La source de cette eau courante est située à 300 mètres environ de la mer ; là, l'eau est assez potable, et les habitants des environs en consomment dans la saison de sécheresse intense.

En face du *Cimetière de l'Ouest*, au bord de la mer, à un kilomètre exactement du bourg, est l'*Etang Baguio*. Son eau est parfois stagnante, quand la mer en arrête le cours en amoncelant du sable à son embouchure. Toutefois vous pouvez vous y baigner, en ayant soin de vous jeter d'abord à la mer : ce bain « brac » -- ainsi pris -- n'a jamais -- que je sache -- fait du mal à personne.

Il n'en est pas de même de l'*Etang Dandin*, au bourg ; marais infect où il n'y a que de la vase et du limon, cause de tout le paludisme qui désole la population de

cette localité. (Il est à espérer qu'un jour prochain, la Municipalité, émue à juste titre de cet état d'insalubrité, se décidera enfin à entreprendre des travaux sérieux de dessèchement, afin de faire une réputation sanitaire meilleure à cette si importante commune.) Enfin il y a, à 2 Kilomètres à l'Est, l'*Etang Ffrench*, dont l'eau fraîche et claire, potable à sa source, comme celle de *Dupré*, répare chaque matin la force des travailleurs de *Ffrench* et de *Poiriers-de-Gissac*, habitations avoisinantes.

Tous ces sites vous charmeront certainement la vue. Et les jolies poules d'eau qui peuplent ces eaux ainsi que les gémissantes tourterelles qui viennent s'y désaltérer, vous feront regretter d'avoir oublié votre fusil — si vous êtes chasseur.

Mais vous vous demanderez comme moi pourquoi les habitants de cette commune appellent ces cours d'eau : étangs. J'ai visité intentionnellement ces lieux et je me suis rendu compte que ce qu'ils appellent improprement étang n'est autre chose qu'une source dont l'eau coule à la mer. A mon avis, et je ne crois pas me tromper, les *Etangs Ffrench*, *Dupré* et *Baguio* qui n'ont pas moins de cinq mètres de largeur sur une longueur de deux ou trois cents mètres environ, et qui ont une embouchure bien caractérisée, sont en réalité de petits cours d'eau que la main des hommes n'a jamais entretenus. Les propriétaires riverains pourraient les utiliser et en tirer un grand profit, en construisant une distillerie auprès. Ils y ont peut-être pensé.

III

La Plage. — La mer. — Le champ de raisiniers et d'icaquiers. — Ce que l'on voit de la plage. — La rade. — La Savane-de-Chasse

Avez-vous la fièvre, des rhumatismes, des eczémas ; vos poumons fonctionnent-ils mal ? . . . Eh bien, rendez-vous à *Sainte-Anne*, pour y faire une cure d'air et d'eau de mer.

Sur la plage de sable blanc et fin — interminable ruban qui se déploie à vos yeux jusqu'à plusieurs kilomètres vers le levant et le couchant, hors du débarcadère — sur la plage, dis-je, la plus belle que l'on ait jamais connue dans les Antilles, vous ne serez pas seul, rassurez-vous. Nombreux sont les habitants du bourg et de la campagne qui viennent y respirer *l'air du large*, prendre des *bains de soleil* et demander ses *principes régénérateurs* à la *mer calme* qui murmure sa chanson douce et monotone sur son *lit blanc et sans gravier*. Depuis six heures du matin jusqu'à midi, l'épais et long rempart de *raisiniers* entremêlés *d'icaquiers* qui abrite quelque peu le bourg des vents d'Est et d'Ouest, loge tous les jours de l'année ces nombreux *baigneurs* et *baigneuses*. Vous devinez qu'il n'y a pas une seule guérite où se déshabiller et se réhabiller. Personne, dans ce pays, n'a eu jusqu'ici l'idée d'en construire au bord de ces plages magnifiques d'où vous pouvez voir tant de tableaux vivants sur la mer : Des pêcheurs à la ligne, debout non loin des

grosses vagues écumantes et argentées qui s'éventrent et se brisent avec fracas sur les *cailles* madréporiques, terreur des navires ; des chercheurs de *lambis* et de *burgaus* se promenant sur les vastes bancs d'herbes marines ; plus loin, dans la rade spacieuse, les canots qui reviennent de la pêche, les voiles gonflées par la forte brise et les patrons à l'arrière *cornant* dans des *conques rosées*. Et plus près de vous, tous ces baigneurs épars dans l'eau : les uns couchés sur le dos faisant *la planche* ; les autres plongeant sous l'onde salée pour que leur robe forme *ballon* à la surface du liquide ; certains autres, ignorant la natation, vautrés dans le sable et s'en frottant l'épiderme ; d'autres encrer, le dos penché, cherchant d'un œil exercé, à travers le liquide élément que l'haleine du vent irise, des *bivalves*, coquillages multicolores et très élégants que le sable recèle.

A la Pointe de la *Savane-de-Chasse*, quel meilleur endroit où installer un sanatorium ! Là-haut, la brise est toujours tiède et bonne, saturée de sel ; l'horizon s'étend à perte de vue au-delà de la Pointe déchi-quettée des Châteaux et de l'îlet de *Petite-Terre*, dont le phare — sentinelle avancée à l'entrée de l'Océan -- projette, la nuit, à combien de milles, ses rayons lumineux dans le lointain.

En vérité, *Sainte-Anne* est charmante, pour qui aime l'art ! On ne peut y aller une fois, sans être pris ensuite du désir d'y retourner. C'est étonnant que ceux qui l'ont jadis administrée et ceux qui l'administrent aujourd'hui n'aient pas songé à en faire un lieu plus charmant encore, une

station balnéaire, par exemple. Ces plages sans pareille, entretenues avec goût, agrémentées d'espace en espace de petites cases pour les baigneurs, et cette *Savane-de-Chasse* (où l'on ne chasse plus) bâtie de maisons pour le changement d'air, attireraient sans nul doute, à *Sainte-Anne*, les étrangers que certaines maladies recommandent à la mer. Et le commerce de cette localité s'en ressentirait d'heureuse façon.

Mais je vous prévient de ceci, pour que ce qui m'est arrivé là-bas ne vous arrive pas à votre tour : Votre séjour achevé, ne vous adressez à nul commerçant pour avoir quelques *cartes-vues* de *Sainte-Anne* que vous seriez heureux d'emporter : il n'y en a pas... Cela vous étonne ?

— Il n'y a pas de quoi, puisque je vous ai dit au début de ma description que jamais le pas du photographe ne s'est aventuré à travers cette commune.

LUDOVIC RURAL.

SAINTE-ANNÉ A VOL D'OISEAU

I

Parfois je grimpe au second respirer par les lucarnes. Ma vue s'aborde alors dans la contemplation de *Sainte-Anne*, aperçue de cette altitude, par les belles journées ensoleillées, un peu trop chaudes pourtant.

La mer, toujours la mer se développe dans l'immensité en zones distinctes de couleurs variées, séparées entre elles par d'étroites bandes. D'abord, au large, ses flots se meuvent d'un bleu écumeux; ils se moulent aux côtes lointaines entrevues en une échappée de lumière, se confondent aux horizons infinis; puis se bordent d'un ruché d'hermine en une longue raie transversale vers laquelle court, légère, en se crépant, une mousse voguant comme un cygne immaculé. Cette zone cède la place à une autre mêlée d'un azur teinté de vert, placée de larges améthystes formées par les caye violette à fleur d'eau bordant le satin vert d'eau de l'Océan ourlé de vair. Et, plus en allant sur le rivage l'eau pâlit, s'affecte de gris très indécis, tunique soyeuse de gris tendre voilant la moire rose des écueils qui transparaissent légèrement, car la mer est très basse, le littoral presque à sec, le jusant imperceptible.

La longue chaîne de montagnes de la Guadeloupe proprement dite se précise toute bleuâtre derrière les falaises de Bourdel et « l'or pâle des grèves » serpente au long de l'étang jusqu'au bourg. Au tournant de la pointe de la Capesterre, un vapeur semble fumer. En face de Sainte Anne clairement se profile l'archipel des Saintes, Terre-de-Bas, Terre-de-Haut avec sa ligne ex-

trême renflée en légers mamelons. En remontant vers l'Est, Saint-Louis (Marie-Galante) et sa pointe de Folle-Anse tournée vers les Saintes : la Dominique, derrière laquelle, vaporeuse nuée, confondue avec les nues, ^{est} l'esquisse de la Martinique

De cette hauteur on plane sur les rues et les maisons de Sainte-Anne aux toits irréguliers, ensevelis sous les hauts cocotiers penchés d'une façon inquiétante, les arbres-à-pain géants, les manguiers branchus, les poiriers en floraison, formant sous le ciel de lazulite, un nouveau ciel de verdure qui étouffe un peu le bourg, et l'empêche de respirer les brises vivifiantes du large.

Au triangle des maisons avoisinant le *Débarcadère* se dresse un bois aux feuilles desséchées, aux longs pois sonores et jaunis qui semble quelque arbre magique, au feuillage d'or, échappé des jardins féériques d'Aladin.

Voici *Du Bellay* ! ses champs de cannes aux feuilles aiguës ondulant sous la brise, ses hauts palmiers agitant dans l'espace leur chevelure ondoyante avec, dans leur cœur, l'essaim de merles noirs, de merlettes grises, saluant à l'unisson d'un hymne de triomphe Phébus qui monte dans le ciel en une apothéose éclatante de lumière. Tirant sur sa corde apparaît toute blonde dans la clarté solaire, le mufle brun levé vers le ciel en un beuglement désespéré, une fauve génisse aux lourdes mamelles. La massive *Citerne*, fraîchement peinte, répand dans l'atmosphère ses relents de

goudron et troue d'ombre la verdure. A quelques mètres du marché, la petite maison mortuaire se devine avec son coquet grillage de fer peint, son toit incliné et brillant. La large rue blanche qui conduit au débarcadère, bordée de maisons qui chevauchent et se pressent curieusement vers le rivage ; la pelouse de gazon vert, propice au Foot-ball de cinq heures ; le quai de bois, désert à cette heure, plonge dans l'onde salée ses forts piliers, ; la « risée » ride la mer, de petites vagues courtes, drues, redressées en crêtes moussues jusqu'au littoral ; les lames moutonnent au large et forment de légers flots blancs, épars comme des ailes égarées de mouettes. Les hautes piles de charbon de terre mettent sur le sable leurs tâches noires. Rasant le quai, glisse une petite barque, ses voiles triangulaires enflées par le petit vent de terre. En remontant, le vieux cimetière, aux tombes lézardées, mangées d'herbes vertes ; entouré de son mur branlant de pierres sèches, aux brèches profondes, par dessus lequel se penche une touffe de bambous ; les bananiers, étalant leurs larges feuilles en parassol, aux lamelles déchiquetées par l'âpre vent de mer, enjambent effrontément la clôture et envoient jusqu'au ras des fosses, leurs grappes de bananes vertes ; des frangipanes fleuries égaient les tombes abandonnées de leurs notes rosées.

Au dessus, *Tricolore* apparaît, tout doré sous le soleil qui naît ; ses caveaux anciens, aux grilles de fer ouvragé, s'éclairaient des premiers rayons de l'astre du jour.

La Plage.

Adoratrice passionnée de la mer, dont les eaux mouvantes m'ont toujours séduite, dès mes plus jeunes ans, j'ai promené mes loisirs sur bien des plages, aux diverses heures du jour, afin de surprendre la magicienne en ses changeants atours. Ma songerie s'est attardée sur beaucoup de côtes ; des rivages caillouteux de Basse-Terre où l'Océan se brise avec un fracas de galets roulés, à ceux accidentés du Moule ; du littoral ombragé de Baillif à celui exposé de Saint-François ; des hautes falaises des Vieux-Habitants, plongeant leur pied dans les dunes de sable noir, à celles cultivées du Petit-Bourg ; des côtes tourmentées du Vieux-Fort à celles bizarrement fouillées de l'Îlet du Gosier, Je me suis souvent, longuement arrêtée à considérer, avec une ferveur extatique, la grande bleue ; mais aucun de ces endroits ne m'a offert la beauté sereine des plages de *Sainte-Anne*, quelle que soit la minute à laquelle je m'y rends.

Le matin

Le matin, à l'heure où les premiers rayons du soleil percent la nue, le flot, las de sa course nocturne, se traîne languissamment sur les végétations marines qu'il effleure à peine, laissant libre un vaste espace de sable durci, d'une largeur de six mètres. La légère flottille des pêcheurs

appareille ; la brise forte, vivifiante à ce moment matinal, gonfle les voiles blanches ; les périlleux *pripriis*, formés de trois ou cinq troncs d'arbre mal équarris, glissent avec la lame ; l'alouette aux pieds fins module de mélodieuses notes, monte avec l'âme des fleurs, toute dorée du soleil qui se lève ; la mer, au large, ~~clame~~, l'onde est plus bleue ; à travers une légère brume s'esquisse en silhouettes, l'archipel des Saintes. Parfois, quand le temps est clair, vaguement se profilent les monts de la Dominique.

Sur le beau *sable d'ivoire* de la grève achèvent de s'épanouir en mourant, les merveilleuses fleurs vivantes du palais d'Amérique : les ombrelles au blanc d'opale nuagé de lilas, les *Méduses* délicieusement irisées, les longues chevelures des algues, les ceintures de Vénus aux bandes azurées, les globes verts d'eau des *brûlants*, toutes les variétés amenées là par la vague capricieuse qui les délaisse et s'en retourne : l'ondoyant *Porphyra*, le mélancolique *Fucus*. A chaque pas, l'on est tenté de s'approvisionner de coquillages divers aux teintes luxueuses : c'est l'*oursin* comestible au test de calcaire blanc, le *chardon* noir hérissé de dards aigus, la fragile *porcelaine* aux tons nacrés de rose, aux facettes moirées, la *palourde* blanche nuancée d'opalin, la *volute* ourlée, le *burgau* bleuté, le *cyclostome* brun reclus sous la lame pierreuse de son opercule, le *lambi* incarnat aux tons frais de chair, l'*astérie* étoilée, le *peigne* à l'éventail ondulé.

Le midi

Plus tard, lorsque le soleil est au zénith, que ses rayons brûlants dardent, allument des paillettes diamantées au creux de chaque vague, que le bleu des flots se fonce encore d'indigo, la mer reprend ses droits, elle envahit toute la plage, puis elle étale. C'est la seconde propice au bain. De charmants abris de feuillages frais et commodes offrent leurs cabanes rustiques sous l'entrelacement des raisiniers qui laissent selon la saison, à la portée des lèvres leurs fruits vineux, de l'œil la délicate symétrie de leurs grappes vertes. Les icaquiers aux fruits charnus cèdent gracieusement aux baigneurs sérieux, pour leurs habits, les porte-manteaux de leurs branches, aux coquettes baigneuses le riche écrin de leurs bijoux : boucles d'oreilles de pâle émeraude dont elles parent à l'indienne leurs narines frémissantes et les lobes bruns de leurs mignonnes oreilles ; colliers de grosses perles, aigrettes fleuries. D'autres fois, c'est la plage qui est victorieuse de l'éternelle lutte, elle a repoussé l'Océan vainqueur. Retiré au delà des brisants, il s'y heurte en fracas d'écume blanche, en montagnes de neige. On peut alors aller à pied sec sur les écueils, bien avant, à des espaces de 15 ou 20 mètres. Une légion de pêcheurs en costume pittoresque, le trident, la fourche ou la fouëne sur l'épaule, vont recueillir l'univalve où se lamente le lambi dodu, forcé dans son dernier asile ; harponner le poulpe aux longs bras armés de ventouses et fouëner le homard vorace, aux pinces

redoutables. Sur le rivage desséché retentit l'appel prolongé et vibrant du cor des pêcheurs restés à terre.

Le soir

Mais là où elle offre tout son charme enchanteur, c'est à l'heure mystérieuse de la tombée du jour, entre cinq heures et demie, six heures. Heure de prédilection de ses vrais amants qui accourent, solitaires, goûter, loin du bruit, le calme apaisant de sa solitude, se recueillir en une sereine rêverie, glisser sur son sable plus affiné, d'un blanc argenté à cette minute et aussi plus largement à découvert. Le joli crabe « *Honteux* », bigarré de couleurs chatoyantes, bizarrement taillé, se cache timidement ; sous les pieds fuient les mignons décapodes de topaze aux frêles pattes. A son tour, l'onde se fait calme, elle chante harmonieusement et rampe, frileuse, jusqu'à vos pieds, se brochant de mousse ; la brise l'accompagne en sourdine et vous met à l'oreille des murmures de confidences.

Lentement, à pas menus, l'on monte droit devant soi, vers la *Savane-de-Chasse*, tout l'être gonflé d'une surexcitation de vie, les lèvres entr'ouvertes pour mieux aspirer le bon air pur du large, les yeux emplis du merveilleux spectacle que vous donnent les vagues déferlant là-bas à l'horizon, le cerveau rempli de la symphonie de l'Océan.

A la pointe de la Savane, la plage tourne, se brise, s'élargit en une bande circulaire prolongée dans la mer, formant un

court circuit où la lame arrive avec force, ondule en copeaux bouclés. On pourrait continuer sa promade, sortir, en passant sous bois par la *Tannerie* et l'*Etang Ffrench*, sur la route coloniale ; mais il vaut mieux s'arrêter et poétiser un brin, se dilater l'âme, l'esprit, la poitrine à ce quatuor de beauté, de vie saline, composé de la chanson des flots, du site grandiose, des blancheurs du sable, du soleil qui meurt, lentement agonise, plombant la mer au loin, s'irradiant en lueurs violacées, rosées, tout autour de vous. Enfin, l'on revient à regret sur ses pas. Voici la rade, ses gros bateaux au mouillage, ses canots à l'amarre, ses voiliers au repos, leurs grandes ailes ployées, ses promeneurs, sa rumeur industrielle. Les claquets d'un motogodille battent le silence du bruit saccadé et claqueté de grandes ailes invisibles qui frapperaient l'éther. L'auto-char halète, déchire l'air de son sifflet moqueur, repart dans l'ombre, cachant des étincelles de feu, mettant dans le bourg calme sa trépidation de fièvre !

Dans le lointain une brume s'élève de l'*Etang Dandin* s'avancant sur Sainte-Anne. Le ciel se cloute d'or. Rentrons.

OPTAT LIDOR.

FIN.

Vous avez eu, mes amis, l'heureuse idée de faire connaître, par vos écrits, notre chère commune et d'essayer de la faire aimer pour ses beautés et ses agréments naturels. Je vous en félicite chaudement tous les deux, et je garde dans mon cœur un sentiment de profonde reconnaissance pour mon excellente amie Lidor qui, ayant fait de Sainte-Anne, sa commune d'adoption, la chérit jalousement.

Votre initiative est aussi patriotique, je dirai aussi humaine que celles des photographes philanthropes qui depuis quelques années, à l'aide de leurs gentilles cartes-postales, étalent les beautés de la Guadeloupe sous les yeux des étrangers, dont certains, par égoïsme ou par ignorance, jettent le plus dangereux discrédit sur notre coin de terre si magnifique, si agréable, si hospitalier et si plein de richesse.

Et j'aurais voulu qu'à votre instar tous nos compatriotes prissent à cœur de chanter les merveilles

de leur commune respective. Réunissant toutes ses petites œuvres sincèrement écrites, on eût alors fait un gros volume ayant pour but unique d'attirer les touristes — toujours avides de curiosités — vers les montagnes de notre Chère Karukéra, de les promener à travers les vertes campagnes de la Grande-Terre et sur ses côtes incomparables, de les conduire dans les charmantes îles de Marie-Galante, des Saintes et de la Désirade.

Demain — Qui sait — ? ces touristes se feraient accompagner de gros capitalistes qui pris d'admiration devant les merveilles de notre « Archipel béni » s'y installeraient et aideraient puissamment à son relèvement économique.

Et puisque c'est là le vœu le plus cher de tous les Guadeloupéens, puisque c'est la prière que désespérément leur âme répète à satiété, comment ne pas vous renouveler pour votre *Sainte-Anne Colorée* mes vifs compliments, tous mes remerciements et ma grande affection.

ROGER DICK.

20 Juillet 1912.

